

Chapitre 2 : L'aéroport de Lima

Samedi 12 novembre...dans la matinée

Pas terrible l'aérogare de l'aéroport international de Lima ! Je qualifierais le style de néostalinien à tendance tropicale. Mimi lutte contre un cruel dilemme : doit-elle réellement jeter la pomme qu'elle avait gardée depuis l'aéroport de Francfort, puisqu'on ne lui a pas fait jeter à Bogota, qui se trouve déjà en Amérique Latine. Elle ne voit pas la différence qu'il peut y avoir avec le Pérou. Sa pomme à elle ne peut pas avoir le ver du fruit et on ne sait jamais après tout, une pomme pourrait la sauver des vicissitudes de l'alimentation péruvienne. Et si leurs fruits n'étaient pas comestibles ? hein ? tu t'en fous, toi ! tu ne manges jamais de pommes. Nous sommes dans la file d'attente pour le contrôle des passeports. Des policiers cynophiles (*pauvres bêtes !*) patrouillent entre les voyageurs. And guess what ? Mais oui, bien sûr ! Un de ces gentils quadrupèdes tout à la fois berger, allemand et péruvien, se jette sur le baise-en-ville de ma compagne de voyage. La réaction de Mimi est rapide, intempestive et probablement tout autant réprouvée par les téléspectateurs assidus de 30 millions d'amis qu'approuvée par les fans de Télé Foot. Cris et gémissements. Drame. Mise en demeure. Refus d'obtempérer. Empoignade. Poste.

Après quelques quarts d'heure d'attente, le Colonel Gomez Vallado nous explique la gravité de la situation. Se tournant vers moi, il l'expose de façon toute militaire :

Madame,

1. Vous avez gardé un fruit mettant en péril l'agriculture péruvienne tout entière
2. Vous avez blessé l'animal de service qui l'a détecté et vous en avez mordu un second
3. Vous avez molesté un garde dans l'exercice de ses fonctions, qui plus est, père de famille
4. Vous avez insulté la brigade dans son ensemble, le personnel de l'aéroport et le peuple du Pérou
5. Vous donnez des coups de pied dans mon bureau depuis 10 minutes

Je suis encore un peu surpris d'être appelé Madame après tant d'années mais en ces contrées latines et quelque peu phalocrates l'Homme ne s'adresse pas directement à l'objet. Il ne s'adresse qu'à son alter ego en faisant tout son possible pour avoir plus d'ego que son alter. En guise de réponse, et après avoir légèrement resserré le bâillon de Mimi, je tends mon passeport, garni d'un billet vert à l'effigie de ce cher Ben Franklin, au Colonel qui l'inspecte, dubitatif.

Il reprend la parole et explique, un peu moins martial :

1. Il comprend le caractère fâcheux de la situation, son pays mettant un point d'honneur à l'accueil des touristes, dans les meilleures conditions qui soient, mais vous comprenez les lois sont faites pour être respectées, le péril est grand pour un pays essentiellement agricole et gnagnagna...
2. Le dommage subi ne concerne pas qu'une seule personne, il y a les bêtes ;
3. Le préjudice moral sera lourd à effacer
4. Il a des frais

Cette fois je lui tends le passeport de Mimi avec une autre coupure verte moitié moins grosse que la précédente, car il ne faut pas non plus exagérer. Un sourire plaqué or, décidément très tendance en Amérique Latine, accompagne le geste auguste du fonctionnaire d'état qui nous tend nos passeports d'un air entendu. Il s'est levé, débonnaire (*et se couchera certes plus tard mais également plus riche*).

Le temps de détacher Mimi et de faire en sorte qu'elle arrête de cracher sur les policiers et nous sommes libres comme l'air.

Bon, et maintenant où sont nos valises ? Les différents aéroports du monde ont une gestion des bagages souvent diamétralement opposée. Il existe cependant une constante : le temps. Il faut savoir gérer le temps. Vous courez hors de l'avion vers le local de livraison des bagages et vous attendez, longtemps. Vous ne vous pressez pas, vous allez aux toilettes ou vous intoxiquez dans le 'bocal à fumeurs' comme à Singapour, et vous êtes sûr, en arrivant, de ne plus trouver votre valise. Disparue mais pas égarée. Quelqu'un sait où elle est mais il est souvent parti à l'autre bout de l'aéroport. Autant vous pourriez, en les apercevant par la fenêtre, récupérer vos valises sur la piste, en Afrique ; autant vous aurez du mal à expliquer au préposé Nord Américain dûment cravaté et uniformisé que votre valise tourne sur le mauvais tapis malgré le code barre qu'on lui a apposé pour éviter ce genre d'erreur.

Bref, après avoir fait le tour du comptoir des bagages égarés, celui de la consigne, de la douane et après avoir attendu dans les différents endroits qu'ils appellent les précédents au téléphone pour avoir les bonnes personnes qui ne sont pas là, un préposé plus zélé (*ou tout simplement moins myope*) retrouve les bagages derrière le deuxième tapis. Quelqu'un les avait enlevés pour empêcher qu'ils ne tournent indéfiniment et qu'on finisse par les égarer ! Ca fait exactement deux heures et demi qu'on erre de bureau de police en bureau de douanes, de consigne en bureau des objets trouvés.

*

* *

Et Martine Lherbier dans tout ça ? Qu'a t'il pu advenir de cette Chère Femme ?

Je décide de me diriger vers le comptoir d'information pour y relever un éventuel message. Le bureau d'accueil est stratégiquement placé entre quelques centaines de comptoirs où sévissent des individus tout à la fois loueurs de voitures, agents de change, organisateurs de transferts, d'excursions, train, bateau, taxis, limousines, minibus, bus plus grands, pousse-pousse, (*heu ! non, pas pousse-pousse*) mais ils auraient pu, etc. Le harcèlement du client potentiel semble avoir été élevé au rang de sport national. Je réprime de justesse un aaargh ! sonore lorsque j'atteins le bureau d'accueil, ayant laissé Mimi en crise noire derrière moi en pâture. Je lui ai demandé de bien vouloir aller au bureau de change officiel encaisser quelques traveller chèques. J'ai un peu appuyé sur les recommandations de prudence, de vigilance, d'intransigeance ; par jeu, pour garder un peu de pression sous le couvercle. Ils ne vont pas être déçus ! Mimi est capable de pourfendre un agent de change qui aurait eu l'outrecuidance d'oublier quelques centimes de Soles juste avant d'acheter un magazine international du genre 'Vogue' 5 \$ plus cher que ce qui est imprimé sur la couverture...

J'attends quelques siècles devant le comptoir en me raclant la gorge tel le fumeur de brunes, cherchant à attirer l'attention de l'hôtesse. Elle est très occupée à s'entretenir avec un individu cravaté de sujets essentiels tels que l'horaire de la pause. Je la hèle finalement mais de ma voix la plus douce. Je n'aime pas contraindre les gens. Je m'imagine toujours qu'ils sont épanouis dans leur travail et qu'ils l'accomplissent certes par nécessité mais aussi avec un certain plaisir. Je me plais à croire en certaines idées telles que le respect, qui n'existe que lorsqu'il est partagé. Tiens, fume ! J'obtiens en retour un regard plein d'amour qui aurait économisé bien des munitions à des pelotons de juntes contre révolutionnaires et un :

- '¿ Qué ?'

J'explique, après cette chaleureuse entrée en matière, qu'il se pourrait, qu'il y ait un message à mon attention, et que dans ce cas, je souhaiterais le retirer, pardon, s'il vous plaît, pardon, merci.

'¿ Su nombre ?'

Ses aptitudes à la communication me font envisager une formation à l'accueil qu'auraient pu dispenser bon nombre de nos chers préposés des feus PTT.

- 'Valentin Rossi.'

Oui, je sais, ça fait pas très viking comme nom. Mais quand vous saurez qu'en famille on m'appelle Valentino...et que le diminutif de Valentino c'est T...

(Eh oui ! Grand-mère appréciait beaucoup les crooners méditerranéens au regard si doux. Une chance qu'il y ait déjà un Constantino dans la famille... c'était le vrai prénom de Tino Rossi)*

Au bout de quelques minutes de recherches dans des piles impressionnantes de petits papiers, de papiers plus grands, d'enveloppes, de cartons et autres formulaires j'obtiens une réponse :

- '¡ Si, toma !' dit-elle dans une splendide imitation de Buster Keaton, me tendant une enveloppe.

Là, je suis à deux doigts de m'agenouiller, touché par la grâce. Gloria, alléluia. Un rayon de soleil transperce le plafond de l'aérogare pour venir éclairer cet authentique miracle : j'ai un message, quelqu'un l'a trouvé dans ce capharnaüm et me l'a remis. Mimi intervient sur ces entrefaites, plus riche de quelques milliers de Soles.

- 'Mais qu'est-ce que tu fabriques ? On a un message ou quoi ?'

J'ouvre l'enveloppe et je lui lis directement le contenu de la missive.

Lima, le 11 novembre.

Cher Monsieur Rossi,

Je ne peux rester à Lima car des obligations m'appellent sans tarder à Arequipa.

Je vous retrouverai directement à 'La Posada del Puente' comme indiqué sur le programme.

Bien à vous.

M. Lherbier

- 'Monsieur Rossi, Monsieur Rossi ; Et moi je sens le gaz ?' dit Mimi visiblement agacée ; 'elle sait que j'existe au moins, cette gourde ?'

- 'Sans vouloir te vexer, il y a quelque chose de plus important qui ressort de cette lettre. Regarde la date ; elle a été écrite et confiée à l'accueil hier. Même sans schismes aériens nous aurions manqué ta copine.'

Je me prends à penser avec un sourire aux coins des lèvres que voilà un accompagnement comme je les aime : sans clients !

- 'Et ça te fait marrer ? T'es naze. On téléphone à l'agence ?' ajoute Mimi

- 'Tu sais que le 12 suit de très près le 11 et qu'en rajoutant novembre et fin de semaine ça fait un pont...et une agence fermée'.

- 'Ah mince ! Qu'est-ce que tu proposes alors ?'

- 'Deux possibilités. On descend à l'hôtel de Lima et on attend demain soir pour avoir l'agence, avec le décalage se sera lundi matin à Paris, ou bien on prend un avion pour Arequipa et on recolle avec Martine Lherbier sur place.'

- 'Oui, mais Arequipa était prévu après Cuzco, pas avant. On n'a pas les bons billets.'

- 'T'inquiète !' dis-je empoignant vigoureusement la bretelle de mon sac à dos.

Je voyage toujours avec un sac à dos. Il n'y a que lorsque je dois sporadiquement me déguiser en pingouin que j'emporte une housse à costumes, et encore, elle est pliante. Mon côté provocateur se délecte des regards navrés des concierges, porteurs et autres réceptionnistes d'hôtels 4 étoiles et plus, considérant l'aménité de mon équipage. Ainsi paré, je pourfends la foule ; Mimi essaie de suivre avec sa méga valise à roulettes, pestant et maugréant à propos du manque de courtoisie et de galanterie des individus mâles de ma génération. J'admets qu'un fossé se soit creusé entre les gentilshommes poseurs de mouchoirs sur les flaques et mes contemporains mais d'autre part, où sont les crinolines, les regards baissés et les silences –surtout les silences- ? Je n'entrerai pas tout de go dans ce débat car j'ai un avion à prendre ; mais vous ne perdez rien pour attendre.

*

* *

Pour passer de la zone internationale à la zone domestique de l'aéroport de Lima, il suffit de longer le trottoir sur une centaine de mètres. Il n'est pas nécessaire de prendre une navette ou d'emprunter un tapis roulant dans un couloir souterrain. Dommage !

Les vendeurs de prestations touristiques rencontrés dans l'aérogare sont des gentlemen comparés à leurs confrères de l'extérieur. Je pense que pour pouvoir exercer à l'intérieur de l'aéroport on doit leur demander une certaine retenue. Pas à l'extérieur. La lutte est âpre : Les porteurs essaient d'arracher le bagage de votre épaule en vous assurant qu'il est obligatoire de faire porter ses effets sur ce trottoir précis. Croiser le regard d'un chauffeur de taxi est une grave erreur : il prend ça pour un intérêt dans son offre, débite des sommes étonnamment décroissantes et ne vous lâche plus. Les vendeurs d'artisanat local agissent en famille. Ils s'agrippent physiquement à votre personne se répartissant les différentes parties de votre corps en fonction de leur âge et donc de leur taille. (*Je vous recommande la peau de lama fraîchement tannée, directement dans la narine gauche ; le bonnet en laine d'alpaga multicolore enfoncé arbitrairement sur votre coiffure au gel 'wet look'*) ; Les changeurs parallèles vous proposent à des cours inouïs des Soles en bois d'arbre contre vos bons dollars tout verts. Des guides officiels (*puisque'ils ont un badge collé sur le revers de la veste*) vous proposent des tours complets du Pérou, de la Bolivie, du Chili et en poussant un peu de l'Antarctique et du Groenland à des prix défiant toute concurrence. Dusses-je me répéter, je ne dirai qu'un mot : aiuto !

Si nous avons encore des doutes de l'opportunité d'un séjour à Lima, voilà de quoi les gommer efficacement. La pression retombe dès l'entrée du terminal des vols intérieurs ; des vigiles, manu militari (*et ce n'est pas le nom d'un copain de classe*), y veillent. Les gens, se sentant enfin tranquilles, se répandent en tas sur le sol. Le hall ressemble à un marché aux puces. L'aérogare des liaisons domestiques est très sensiblement différente du côté international. L'ambiance 'clinique' a disparu avec l'air conditionné (*c'est Mimi qui va être ravie*). A mon avis, de ce côté là, ils ne craignent ni le ver du fruit, ni quoi que se soit d'autre d'ailleurs. Le paysage olfactif non plus n'est pas piqué des vers. Trois mots : transpiration, crasse, tabac froid. Nous nous frayons un passage à grands coups de coudes et de sac à dos (*vous voyez que c'est pratique !*) et nous voilà enfin devant le tableau des départs. Il indique deux vols pour Arequipa. Le premier, Aeroperù, part dans un quart d'heure. Le second, Faucett, dans une demi-heure. Après, plus rien pendant trois heures. Nous courrons donc en priorité chez Aeroperù pour savoir si nous pouvons embarquer sur le prochain vol, celui qui part dans un quart d'heure. Bon, il ne part plus dans un quart d'heure, il a du retard, à cause des conditions atmosphériques (*comme dirait mon cousin londonien, qui ne travaille pas dans le tourisme mais qui parle couramment le sky : you speak, Charles !*). NdlA : *Le langage sky* c'est l'utilisation d'expressions aux expressions typiquement françaises traduites littéralement en Anglais. 'Ciel Mon Mari !' devient 'Sky ! My Husband' ce qui n'a strictement aucun sens outre-Manche.*)

Nos billets, maintenant. Ils ont été émis à Paris, par une agence française qui a agrafé toute la liasse des différents coupons de vols ensemble.

Non, pas celui-ci, c'est le Arequipa / Lima du retour ;

Non, celui-là c'est Cuzco / Arequipa, c'est celui qu'il faut changer.

Non, les dates ne sont pas bonnes.

Bon, on laisse tomber, l'agence se débrouillera avec le remboursement des coupons non utilisés au retour. Deux allers simples pour Arequipa por favor. Je peux payer avec la Visa ? Une certaine appréhension m'étreint lorsque je vois nos bagages s'éloigner sur le tapis roulant à moins d'un quart d'heure avant le départ présumé de l'avion. C'est un coup à galérer avec le service des bagages, one more time, à l'arrivée, çà. Mais bon, advienne que pourri, on est blindés et comme on dit chez moi : on craint dégun.